

La culture opprimée, 25 ans après

JEAN CASIMIR

Le concept de culture opprimée est inséparable du choix entre la vision des conquérants et celle des vaincus que ne peut s'empêcher de faire la science sociale américaine. « Ce qui devient la genèse de la société pour les dominants est le début du chaos pour les dominés. La science sociale ne peut avoir d'autre intérêt, si ce n'est de découvrir par quels moyens les dominés récupéreront leur histoire ».¹

Les Haïtiens se constituent en nation à partir d'une multitude de déportés ne partageant aucune affinité, en dehors de la condition d'esclaves qui leur est imposée de l'extérieur à grand renfort d'humiliations, de tortures et de massacres gratuits. Ces déportés s'acquièrent pour le fonctionnement d'exploitations agroindustrielles. Seule une traite intensive peut satisfaire leur demande croissante, étant donné le régime de travail exigé et les taux de mortalité qui en dérivent. Comment se forge cette communauté de nouveaux venus qui s'identifie et que les autres identifient comme telle depuis deux cents ans ?

À l'arrivée, ces travailleurs ne se connaissent pas en leur qualité d'esclaves et ignorent, de même, ce type d'esclavage dont les modalités visent à les empêcher de former une masse ouvrière. La seule issue à leur portée pour réduire eux-mêmes l'âpreté de leurs conditions d'existence est de se serrer les rangs et de s'inventer des formes d'entraide. Cette solidarité oblige taraude les barrières, surtout les barrières ethniques, qui les séparent par la formation de groupements d'assistance mutuelle et par l'élaboration de dénominateurs communs. Un vivre ensemble fleurit au cœur même du système esclavagiste de gestion et en opposition aux normes et aux pratiques qui définissent et régissent l'état d'esclave.

L'entrelacement des interrelations qui érodent les obstacles à la solidarité tisse un espace de contrôle autonome, fait de cohésion et de contrainte sociale, qui conditionne les décisions des groupements de travailleurs. Dans ces cellules bourgeonnent des connaissances, des usages et des institutions de gestion de la vie quotidienne : l'on obtient une culture nouvelle qui, par définition, conteste le management de la vie publique. Celle-ci se conçoit comme une culture opprimée puisqu'elle prospère en prisonnière d'une formation semblable dotée de suffisamment de pouvoir pour dicter à ses porteurs des comportements significatifs contre lesquels s'insurgent les principes auxquels ils adhèrent.

L'enclavement dans une culture dominante oblige l'ensemble contestataire à produire sans cesse de nouvelles réponses aux injonctions orientées vers l'achèvement des objectifs du pouvoir extérieur. Son espace est celui de l'inévitable contact avec les étrangers qui les rassemblent contre leur gré au sein d'une société artificielle qu'ils ne peuvent modifier et adapter à leurs besoins.

L'origine et la dynamique des cultures antillaise et haïtienne en particulier se distinguent de celles des nations premières de l'Amérique, puisque les ensembles insulaires n'existaient pas avant la réponse donnée au colonialisme. La culture des nations originaires se construit indépendamment de tout contact notoire avec les Européens. Toutefois, ces nations, une fois vaincues, ne peuvent s'empêcher, en découvrant leur transformation insolite en Indiens, d'élaborer une culture contestataire pour gérer ce développement inconcevable.

Parler de nation haïtienne suppose avoir isolé le principe de sa coalescence et avoir résolu le problème de la constitution des forces sociales qui la créent. Ces forces tutélaires surgissent en opposition à l'Occident et malgré les efforts conjugués de ses empires coloniaux. Les multitudes de travailleurs que l'idéologie dominante veut percevoir comme « un amas d'individus, un *marticulate people*... »² destinés à équiper ses entreprises économiques, se convertissent – avant et après 1804 – en un univers ingouvernable suivant les principes que leur existence même rejette.

Le peuple haïtien a l'air d'être *inarticulé* lorsqu'on s'entête à l'observer « du haut » de la pensée européenne. Il naît en se construisant une vision du monde et en se donnant des yeux pour se voir et pour voir les autres. Sa force de cohésion est l'outil – la culture opprimée – qui lui permet de s'apprécier avec ses critères, de tracer son chemin et d'avancer, malgré vents et marées, dans la seule direction qu'il se choisit.

Il peut être difficile et probablement de moins d'importance de situer les cultures opprimées de l'Amérique comme des formations distinctes du substrat qui sert à les construire, vu l'envergure et la majesté même des cultures originaires. De toute façon, avec celles de la Caraïbe, pour se libérer et se détacher de l'ensemble dominant dont elles demeurent tributaires, elles doivent se doter d'un pouvoir politique pour le moins équivalent à celui qui les subjugue, et s'instituer en culture de l'État national. C'est justement cette avancée qui caractérise les débuts du XXI^e siècle.

Notes

¹ “Lo que la génesis de la sociedad para los dominantes es el inicio del caos para los dominados. Y lo único que puede interesar (las ciencias sociales) es, justamente, cómo podrán los dominados recuperar su historia”. *La culture opprimée*, Mexico, Editorial Nueva Imagen, 1981, p. 206.

² Jean Price-Mars, *Boyer Bazelais et el drame de Miragoâne*, Port-au-Prince, Imprimerie de l'État, 1948, p. 22 et 23.